24 images

24 iMAGES

Le festival du court métrage de Montréal : créer l'événement

Marcel Jean

Numéro 82, été 1996

URI: https://id.erudit.org/iderudit/23495ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé) 1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Jean, M. (1996). Le festival du court métrage de Montréal : créer l'événement. $24\ images$, (82), 9–9.

Tous droits réservés © 24 images, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/



Contrechamp

LE FESTIVAL DU COURT MÉTRAGE DE MONTRÉAL: CRÉER L'ÉVÉNEMENT

PAR MARCEL JEAN

l est agréable de constater que le Festival international du court métrage de Montréal s'est imposé auprès du public de la métropole. Agréable parce qu'il s'agit de la seule tribune qui reste à ces films - souvent de bonne qualité - qui sont négligés par les salles et la télévision. À cet égard, le «happening» appelé La longue nuit du court, qui a attiré près de mille personnes pour la projection d'une vingtaine de films, est une initiative plutôt heureuse qui, tout en confirmant la nécessité de créer un événement pour attirer l'attention sur certains films, a su installer une atmosphère de fête en accord avec la jeunesse des spectateurs qui fréquentent le festival.

On pourrait discuter longuement de la sélection des films qui composent le Festival international du court métrage de Montréal. La compétition internationale, par exemple, comprenait plusieurs films primés dans les grands festivals internationaux, dont l'excellent 35 Aside, de l'Irlandais Damien O'Donnell, gagnant de trois prix à Clermont-Ferrand. Même le film qui allait sortir gagnant du festival, le très soigné National Achievement Day, de l'Anglais Ben Hopkins, arrivait auréolé d'une demidouzaine de prix. La sélection internationale, donc, misait sur plusieurs valeurs sûres, à la satisfaction d'un public qui pouvait avoir le sentiment d'être mis en présence du meilleur de la production mondiale.

Mais, plus que cela encore, on remarquera qu'à travers cette sélection se dessine une idée précise du court métrage, dominée par le sens du «punch», l'assurance technique et la clarté du propos. Un film comme Code Blue, de l'Australienne Moira Moss, est un bel exemple du savoir-faire et de l'efficacité qui caractérisent de nombreux films présentés cette année. Sans en faire le reproche à la direction du festival, certains observateurs bien au fait de la production mondiale ont fait remarquer que les films détonnants, ceux qui offraient un autre type d'images, avaient systématiquement été écartés de la sélection.

On trouve probablement une partie de l'explication de ce fait dans l'obligation, que se donne le festival, de fidéliser un public nombreux, dans le contexte économique actuel. Ainsi, Bernard Boulad programme ses films les plus audacieux dans le cadre des hommages, comme celui à Antonioni qui confirmait l'impor-

tance de ce pan de l'œuvre du maître italien. La séance intitulée Nouvelle vague française?, consacrée à Pascale Ferran, Mathieu Kassovitz et Cédric Klapisch était aussi un moment fort, dominé par la force conceptuelle du Baiser de Ferran et par la tension de Cauchemar blanc, de Kassovitz.

Quant à la rétrospective Nick Park, il faut surtout v voir un très bon coup de marketing, les petites poupées du jeune anglais créant le délire partout où elles passent. Cela dit, A Close Shave, véritable calque de l'esthétique et des péripéties de The Wrong Trousers, laisse entendre que la veine des Wallace et Gromit pourrait se tarir plus tôt que prévu, si Nick Park et ses complices ne se donnent pas la peine de se renouveler.

La Compétition internationale d'animation a d'ailleurs permis de constater la faiblesse relative des productions portant l'étiquette Aardman Animations. En effet, Wat's Pig, de Peter Lord, est un conte traditionnel qui n'a d'autre intérêt que la maîtrise technique affichée par l'auteur. Plus inspiré, Mons the Cat, du Norvégien Pjotr Sapegin, a fait la preuve que les gens d'Aardman n'avait pas le monopole de l'animation de pâte à modeler. Enfin, dans un autre ordre d'idées, quelques films faisaient oublier leurs défauts en offrant une vision de l'animation singulière. C'est le cas de Schéhérazade, de Florence Miailhe, de De la cave au grenier de Martial Wannaz et de Cave Canem, de Michel Rutsaert et Alex Mortelmans. Ces œuvres imparfaites, si on les compare à des produits calibrés de haut niveau comme Gagarin, du Russe Alexij Kharitidi, et Switchcraft, du Russe Constantin Bronzit, montrent une fois de plus que l'animation peut offrir une autre image que celle du cartoon.

35 Aside de Damien O'Donnell.

